



JULES GOURDAULT

# LA SUISSE

PARIS LIBRAIRIE HACHETTE & C° BOUL. ST GERMAIN N° 79

- ZURICH
- BERNE
- LUCERNE
- URI
- NEUCHÂTEAU
- ST GALL
- VAUD
- LIBERTÉ ET PATRIE
- ZOUG
- SOLEURE
- SCHAFFHOUSE
- FRIBOURG
- SCHWYZ
- AARGOVIE
- UNTERWALDEN
- GLARIS
- GENEVE
- BALE
- TESSIN
- APPENZEL AU-DESSUS
- GRISONS
- THURGOVIE
- VALAIS

L47  
4659

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, A PARIS

*La librairie Hachette met en vente la troisième édition de ROME, le magnifique ouvrage de M. Francis Wey, dont les deux premières éditions ont été si rapidement épuisées.*

# ROME

## DESCRIPTION ET SOUVENIRS

### PAR FRANCIS WEY

DEUXIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE D'UN INDEX ANALYTIQUE DES MATIÈRES

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-4<sup>e</sup> CONTENANT 346 GRAVURES SUR BOIS

exécutées d'après les dessins

DE MM. ANASTASI, É. BAYARD, H. CATENACCI, H. CHAPUIS, E. DELAUNAY, HUBERT CLERGET, H. CRÉPON, FRANÇAIS, LANCELOT, JULES LEFÈVRE, HECTOR LEROUX  
A. MARIE, C. NANTEUIL, DE NEUVILLE, PAQUIER, PETOT, M. RAPINE, HENRI REGNAULT, P. SEILIER, THÉRON, ULMANN, A. VIOLLET-LE-DUC

ET UN PLAN DE ROME GRAVÉ SUR ACIER

Broché : 50 fr. — Richement relié avec fers spéciaux : 63 fr.

#### SOMMAIRE DE L'OUVRAGE

##### ANTIQUITÉS — MOYEN AGE — RENAISSANCE

Origines chrétiennes. — Étude critique des ruines, des monuments, des œuvres d'art  
Traditions légendaires. — Fouilles et découvertes récentes. — Recherches sur les anciennes fresques  
Basiliques et églises. — Palais et musées.

##### ÉPOQUE ACTUELLE

Institutions, caractères et portraits. — Le peuple. — La bourgeoisie. — La société. — La cour pontificale  
Aspect de la ville. — Campagne de Rome. — Sites et paysages. — Scènes de mœurs.

#### EXTRAITS DES COMPTES RENDUS

Le jour de l'an tend, de plus en plus, à devenir une date de production pour la librairie. Ce ne sont pas seulement les livres de circonstance, mais d'importants et sérieux ouvrages qui choisissent pour paraître cette fête universelle. La *Rome* de M. Francis Wey, éditée par la maison Hachette, est un de ceux-là. Ce livre magnifique a l'ampleur d'un monument élevé à la Ville éternelle. Elle s'y déploie dans les trois cent quarante-six gravures qui l'illustrent, avec ses ruines, ses basiliques, ses églises, ses palais, ses places, ses monastères, ses fontaines, son peuple de statues, ses fresques illustres, l'élite des tableaux qui remplissent ses glorieux musées.

Mais le grand attrait de l'illustration de ce beau volume est le cahier de dessins que Henri Regnault a dispersés dans ses sept cents pages. Ces vingt-sept croquis sont les seules études qu'il ait dessinées sur le bois ; ils accroîtront les regrets qu'a fait naître sa mort héroïque, en révélant sous de nouveaux aspects ce talent qui promettait un maître à l'école française. Dans ses rares tableaux, Henri Regnault recherchait, aux dépens de l'expression, l'effet pittoresque. Ces dessins nous le montrent spirituel et fin, incisif et souple, possédant au plus vif degré l'esprit de l'observation et la gaieté de l'humour. Il y a de tout dans ses esquisses : des marchés qui grouillent, des processions qui défilent, des barbiers en plein vent, des joueurs de *morra* et des joueurs de boule, des *peccarori* vêtus de peaux de boucs et plus fiers que des rois pasteurs, une course de *barberi*, des scènes de carnaval.

Il y a un livre dans ce splendide album, un texte digne du sujet. Ce livre de libre allure mélange l'histoire à la chronique, l'impression à la description et l'érudition à la causerie. M. Francis Wey aime et comprend Rome. Il l'a étudiée à fond dans quelques parties, effleurée dans d'autres avec une justesse légère et rapide. D'une promenade à l'autre, sans lui tracer un plan rigoureux, il fait parcourir au lecteur toutes les stations de la ville sainte, et il l'instruit sans pédantisme, en conversant avec lui. Ici un souvenir d'histoire dicté par le génie du lieu ; là une ruine antique questionnée de près, et restituée solidement par les procédés de la critique moderne ; ailleurs une anecdote cueillie sur place et dont la nuance peint une société tout entière, une physionomie caractéristique, un coin de rue pittoresque, enlevés comme d'un coup de plume ; plus loin la note du critique biffait un lieu commun ou raturant une erreur. Tout cela forme, dans son pêle-mêle apparent, un tableau qui se compose de lui-même. On a mieux qu'une monographie de Rome : on a son esprit, son âme, sa couleur, sa double face de ville morte et ville vivante. La vraie muse des voyages, la « muse pédestre » a passé par là. L'auteur ne professe pas Rome, il la peint et il la raconte.

(*Moniteur universel*, 23 décembre 1872.)

PAUL DE SAINT-VICTOR.

Comme souvenir, ce livre est incomparable. Je n'ai vu nulle part, dans une même collection, une « illustration » aussi variée, aussi bien entendue et aussi parfaitement élégante : vues d'ensemble, détails, monuments, paysages, statues, tableaux, types, scènes de mœurs, tout cela est d'une abondance, d'un soin et d'un choix qui ne laissent rien à désirer.

(*Univers*, 29 décembre 1871.)

LOUIS VEUILLOT.



TROUPEAU AUX MAYENS.

HACHETTE & C<sup>ie</sup>  
 Libraires-Éditeurs  
 79 BOULEVARD ST. GERMAIN  
 PARIS



Les abreuvoirs aux claires ondes ne manquaient pas non plus, car de nouveau, sur cet alpage mollement ondulé, le torrent furieux qui m'avait joué un si vilain tour s'éparpillait en ruisselets tranquilles et jaseurs.

Le silence solennel du lieu n'était troublé encore que par le bruissement musical de l'air, où le fœhn de mai avait réveillé tout un peuple étourdi d'insectes et de bestioles aux élytres retentissants. La majesté imposante du cadre avait, si possible, l'impression d'âcre volupté que l'on ressentait en foulant ces prés odorants. De trois côtés la perspective était close par une ligne sombre de crêtes boisées dont le front portait encore de place en place une légère saupoudrure de neige. Le piton terminal de la montagne n'était pas visible du pâtre ; mais, en suivant de l'œil, par en haut, les lointains méandres du torrent, on devinait, à une échancrure creusée entre deux massifs, dans quelle direction devait serpenter la rampe extrême d'ascension.

Vers la vallée, la fermeture de l'horizon n'était pas moins hermétique. Des croupes successives que j'avais franchies, il ne restait plus que le souvenir. Les fières cimes situées à l'opposite de la plaine avaient de même aux trois quarts disparu dans cet effacement magique de l'espace. Il me semblait que la montagne où je me trouvais n'offrait plus aucune suture avec le monde environnant ; jamais, en fait de solitude, je n'en avais imaginé de plus absolue, et jamais non plus je n'avais compris aussi bien le sens de l'antique chanson helvétique : *Auf Alpen ist gut wohnen*, — sur les Alpes qu'il fait bon vivre !

Un fracas subit de clochettes m'avertit que les vraies et légitimes maîtresses de céans faisaient enfin irruption sur leur domaine.

Ce que le troupeau, à la vue du gîte et de la fraîche provende qui l'y attendait, poussa de beuglements d'allégresse, exécuta de courses affolées, encornant l'air parfumé et innovant comme à l'envi en fait de cabrioles, c'est chose que je ne saurais dire. Deux vieilles femmes dont je n'avais pas soupçonné la présence au milieu de l'alpe sortirent d'une des huttes à toit de *tavillons*, et s'en vinrent au-devant des bergers. C'étaient elles qui avaient vaqué à l'aménagement des cabanes d'estivage, qui, dans cette région inférieure à la limite des grandes neiges, ne sont du reste jamais complètement délaissées. Tous les instruments nécessaires aux manipulations du chaletier se trouvaient d'avance à leur place : ce roi de l'alpe n'avait qu'à prendre son sceptre et à régner.

La nuit tombante commençait de confondre tous les reliefs de la chaîne pennine. Assis devant la gare du chemin de fer du Simplon, en attendant l'arrivée du train qui devait me conduire vers Sion, j'essayais de discerner une dernière fois le sombre repli de la Pierre-à-Voie où j'avais monté dans la matinée, pour en redescendre, hélas ! plus vite que je ne l'aurais voulu.

Je me représentais Michel le pâtre, à l'entrée de sa cabane de pierres brutes et de troncs à peine équarris, philosophant tristement sur sa destinée, pendant que le troupeau à demi assoupi des vaches fortunées ruminait sa béatitude avec sa pâture.

Il me semblait entendre encore le frémissement des grandes forêts aux clairières moussues, que, tout le jour, le tétras avait emplies des étranges accents de sa voix printanière, et où, tout à l'heure, allait retentir dans les ténèbres le cri caverneux du grand-duc.

Le cycle entier de la vie estivale du *senn* se déroulait alors à ma pensée.

Dans quatre ou cinq semaines, le bétail aura mangé la pelouse fleurie qui s'étend au-dessous

de l'arête boisée. Les bergers reprendront leurs bâtons et leurs ustensiles, rassembleront les vaches derechef, et la caravane ira chercher, à des étages de plus en plus élevés, de nouveaux pâtis faits d'une herbe de plus en plus fine et aromatique.

La suprême étape conduira la colonne vagabonde jusque sous le piton même de la montagne, mais sur le versant opposé, en des lieux d'où Michel pourra contempler à ses pieds la vallée que la Dranse arrose et le hameau où Eisi naquit innocente. Puis ces derniers alpages seront dévorés à leur tour; la bise neigeuse d'automne soufflera là-haut; il faudra que les bêtes redescendent vers la plaine du Rhône, en broutant au passage, parmi les rochers, les quelques pousses tardives que le coupeur de foin sauvage aura oubliées: tant qu'enfin, les chaudes étables des villages d'en bas ayant de nouveau emprisonné le peuple des ruminants, le grand pâtre, resté de ce chef hors d'emploi et, qui sait? le cœur plus malade encore qu'il n'en a l'air, supputera peut-être si son pécule lui permet de gagner à son tour « la grande Babylone ».



EN FORÊT.



SITE DES ENVIRONS DE SION.

## CHAPITRE V

Une Fête-Dieu à Sion. — Sur le rocher de Valéria; péripéties d'une chasse au touriste. — Propos d'histoire; la Mazze; les hauts dizains. — Le cardinal Mathieu Schinner. — A travers les vallées d'Hérens et d'Anniviers. — Chèvres et chevriers; une rencontre au Torrenthorn. — Sierre et le chemin de fer du Simplon. — La forêt de Finges. — Entre touristes; l'orage.

### I

Deux énormes rochers d'aspect fantastique; au-dessous, dans un paysage tout imprégné de séve italienne, un lacin étrange de rues et de ruelles, d'où se détachent clochers de toute forme et édifices de toutes les couleurs; comme encadrement, d'un côté, des pentes de montagnes vineuses qui cuisent tout le jour aux rayons d'un soleil torride, de l'autre, une immense croupe de mayens, où chaque pâtis est doublé d'une tranche de forêt: telle apparaît à l'œil, par une belle matinée de juin, la vieille cité épiscopale de Sion.

Mes plus récentes impressions de la paisible capitale du Valais se rapportent à un jour de Fête-Dieu. Je vois encore la montée de la Sionne et les artères adjacentes bordées, suivant l'usage traditionnel, de hautes branches de pin, de mélèze, de thuya, que dès la veille des bandes de fillettes et de garçons ont été cueillir par la campagne; je revois, treillisés de guirlandes de feuillage, les balcons et les rez-de-chaussée des antiques demeures; j'entends de nouveau le chant nasillard de la procession sur le Grand-Pont et les pieux éclats de mousqueterie qui corrigent d'une odeur de poudre le parfum des fleurs printanières. Je me rappelle aussi comment, à l'heure la plus solennelle, le vieux

Jupin « assembleur de nuages », jaloux sans doute de la gloire du Dieu des chrétiens, est venu troubler la cérémonie par l'averse la plus torrentielle et la plus brutale qui soit tombée du ciel en la terre.

Quelle scène ! j'en ai les détails quasi clichés dans la mémoire.

En un clin d'œil la partie profane du sexe mâle eut trouvé asile dans les cafés, où ruisselèrent incontinent le vin de l'Ermitage et l'orgeat chers aux Sédunois. Quant au bataillon endimanché des Valaisannes empêtrées de leurs chaînes d'or et d'argent, de leurs agrafes massives, de leurs dentelles compliquées, héritage séculaire qui se transmet religieusement de mère en fille, ce fut vraiment grande pitié. Toutes s'enfuirent à la débandade, avec un bruit de tintements métalliques qui mêlait inopinément un grain d'harmonie à ce désordre.

Une heure après, par le ciel le plus serein qui se puisse contempler, je gravissais les pentes herbues qui mènent au château Valéria. A peine en haut, je donnai du nez contre un porte-clefs en robe de bure et à l'œil cafard, qui m'avait éventé de loin, et qui voulait m'ouvrir coûte que coûte — c'eût bien été la quatrième fois — la porte de l'ancienne église Sainte-Catherine, dont la tour crénelée hérissé le front rugueux du mamelon. — « Au nom du ciel, clavandier des vieux siècles, laisse-moi un peu respirer en paix. » — Le portier des ruines s'éclipsa, et je respirai sans témoin.

Le fait seul de respirer là, en regardant les longues herbes perlées de gouttes d'eau qui frissonnaient en bas dans la plaine, n'était pas, je vous assure, un plaisir banal. L'air était tout chargé de senteurs résineuses, et ces senteurs me venaient des *Mayens*. Ces fameux Mayens de Sion sont sans contredit les plus vastes et les plus beaux de tout le Valais. Quand, par une claire journée de printemps comme celle-ci, on regarde des hauteurs solitaires de Valéria le gigantesque retroussis d'alpes fraîches qui se dresse entre le val de Nendaz et celui de la Borgne, on demeure réellement saisi d'admiration. L'attrait du spectacle est encore accru par le contraste indescriptible des sites. De toutes les montagnes qu'on a sous les yeux, celle des Mayens est la seule qui soit chevelue et riante. A l'opposite s'élève la crête osseuse du Sanetsch ; plus loin, à l'ouest, le pic d'Ardon étire au soleil ses membres nus et difformes ; au levant, par delà Sierre et les noirs fourrés de la forêt de Finges, apparaissent les cimes tourmentées derrière lesquelles se cache la Gemmi. La vallée elle-même, malgré ses carrés de prés verts et ses vergers, emprunte un aspect sauvage, presque menaçant, aux soulèvements bizarres du sol, aux innombrables bosselures rondes et coniques, surmontées ou flanquées de castels en ruine, le long desquelles tourbillonne le Rhône écumeux. L'observateur, ébloui de tous ces tons lumineux et chauds, reporte doucement sa contemplation sur la verdoyante montagne des Mayens. Ses oreilles, comme ses yeux, en sont rafraîchies. Il lui semble entendre les murmures harmonieux du vent à travers les épais branchages, et le susurrement discret des ruisseaux qui courent d'une prairie à l'autre. Et, machinalement, il cherche à faire le compte des villas qu'il aperçoit accrochées à tous les étages du mont ; car la superbe déclivité qui s'arrondit au-dessous des huttes et des pâtis est devenue le lieu préféré de villégiature des habitants aisés de Sion. Avoir un pavillon aux Mayens est le rêve qui hante tout marchand de la petite ville derrière son comptoir.

Retraite délicieuse, en effet, et aussi commode que délicieuse, où l'on peut se rendre sans fatigue et d'où l'on revient à ses heures. Des fenêtres de son chalet blanc, de sa terrasse de verdure, le citadin voit se mouvoir hommes et bêtes sur la chaussée du Grand-Pont ; il peut, en quelque sorte, surveiller de loin la porte de son logis, et il a le télégraphe même sous sa main. Bref, le site est si riant, d'une tranquillité et d'une fraîcheur si rassérénantes, qu'il a été question d'y bâtir un hôtel-pension pour les



VALAIS : LA VELLE DE LA FÊTE-DIEU.



étrangers. Les clients n'auraient certes pas manqué ; mais les « consorts » de la montagne, comme on dit là-bas, ne l'ont point entendu ainsi. Un des attrait principaux de ce séjour, dont le pinceau de M. Ritz, le peintre estimé de Sion, a si bien rendu l'agreste poésie, c'est l'absolue liberté d'allure, d'accoutrement et d'existence que la solitude y autorise. Avec des hôtes, adieu ce cher abandon. Voilà l'étiquette et toutes ses menues tyrannies qui envahissent le charmant désert, voilà la nature esclave du qu'en dira-t-on. Que de silencieux et romantiques recoins de la Suisse ont été ainsi gâtés par ces phalanstères guindés qu'on appelle des hôtels-pensions !

La retraite de mon clavandier m'avait rendu un peu de sécurité ; néanmoins, en redescendant



CHAPELLE AUX MAYENS DE SION.

l'espèce de couloir rocheux par où l'on accède à la terrasse du séminaire, je ne laissais pas d'avoir l'œil au guet. Quelque cicerone mâle ou femelle, — je n'en avais que trop l'expérience, — pouvait surgir inopinément du fond des vieilles constructions aux vitres noires et à l'air sournois qui bordent un des côtés de ces Thermopyles ; le plus sûr était de franchir le pas d'une allure décidée, la tête droite, le talon de botte d'aplomb sur le sol, en homme qui connaît par cœur la géographie compliquée de l'endroit.

La place, cette fois, semblait déserte. Seuls une demi-douzaine de chats souffreteux et pelés formaient, en travers du chemin, une sorte de pelote inamovible. J'enjambai délicatement le tas sans rien déranger, et je débouchai sain et sauf à l'air libre, par l'antique porte démantelée qui donne sur la croupe orientale de la colline.

Là je m'assis sur l'herbe, à l'extrémité du mamelon, et je me mis à philosopher.

Le lieu était plein de silence et de poésie. J'avais à dos le majestueux rocher de Tourbillon avec la ligne montante de ses ruines crénelées et de ses vénérables murailles à jour. Tout en bas, à mes pieds, grondait le Rhône, dont j'apercevais les molles courbures à travers la plaine; en deçà du fleuve et au delà se déroulait la route du Simplon, où en ce moment même trottinait sous bonne garde, pareil à un peloton de pygmées, une troupe mutine d'écoliers et d'écolières dont les petites mains gesticulantes faisaient accroc à tous les buissons. La forme tourmentée de mon observatoire, les gros blocs dont sa pente était constellée, les bizarres intumescences qui pointaient du côté de Sierre, tout témoignait d'une antique et furieuse révolution géologique; mais les forces qui avaient bouleversé jadis ce coin de terre étaient depuis longtemps rentrées au sommeil; l'homme régnait paisiblement sur cette nature aux traits chaotiques, et partout apparaissait l'empreinte originale de sa griffe.



L'ÉCOLE EN PROMENADE.

Peut-être, à force de philosopher, allais-je glisser dans un doux sommeil, quand de subits tintements au revers opposé du mamelon me firent tressauter sur l'herbe. C'était la sonnerie d'un bataillon de vaches et de taureaux, qui venaient, avec ce sans-gêne que donne la longue habitude, prendre possession d'un de leurs alpages favoris.

Les voici; déjà je distingue le large mufle et l'œil fixe du ruminant qui marche en tête du troupeau, et tout de suite j'ai comme un soupçon qu'il va me falloir quitter la place. Ce soupçon se change en une quasi-certitude, quand je vois l'animal s'arrêter tout court, immobile, à me regarder. Évidemment, ma présence l'inquiète..., en attendant qu'elle l'irrite.

Un quart de minute durant, la bête et moi nous nous observons en silence. Cette façon de reconnaissance n'a rien en soi qui m'agrée; je connais à fond cette gent susceptible autant que cornue; je suis au fait de ses sournoiseries et de ses pétulances. Je m'assure donc d'un regard circulaire que

tous les tenants et aboutissants ne me sont point coupés ; après quoi, je me redresse lentement et majestueusement, prêt à opérer, au moment opportun, une de ces retraites savantes qui n'honorent pas moins qu'une victoire.

Le moment opportun se trouva être, à deux secondes près, celui où je me relevais ; car la vache, en me voyant reprendre la verticale, accepta ce mouvement comme une offensive, et se rua aussitôt sur moi de toute la vitesse de ses quatre pieds.

Sans plus s'enquérir des faits, le peloton entier des bêtes qui venaient par derrière emboîta le pas de la même allure. Or la colline de Valéria a ceci de commun avec nombre de champs de bataille fameux dans l'histoire, qu'elle n'offre d'accès et de sortie que d'un seul côté. Et ce côté-là, en la circonstance, était déjà hors de ma portée.

J'étais donc pris « dans une nasse », tout comme l'armée du duc Léopold à Morgarten, à ce que disent les vieilles chroniques suisses ; la différence, fort appréciable après tout, était que j'avais les rochers pour moi, au lieu de les avoir contre moi. En effet, à la partie ouest de la butte se trouve, — souvenez-vous-en, — un semis irrégulier de blocs qui, sans permettre à un fuyard l'escalade des murailles à pic du château, offre néanmoins, en cas de détresse, un retranchement assez respectable.

D'un pied de lièvre, — le salut était à ce prix, — j'eus gagné cette ligne de défense. La manœuvre, quoique indiquée, ne laissa pas de déconcerter mes ennemis. L'attaque y perdit du moins de sa *furia* et de son ensemble. L'avant-garde des vaches, n'ayant rien trouvé à « corner », pas même un chapeau ou une ombrelle, à la place évacuée par moi, arrêta court sa démonstration. Tout eût été pour le mieux, si le reste de la colonne eût daigné montrer le même esprit d'accommodement ; par malheur, il n'en fut pas ainsi. Un grand diable de taureau auquel, de ma vie vivante, je n'avais voulu le moindre mal, ayant flairé le vent dans ma direction, entreprit, sans rime ni raison, de me débusquer de mon retranchement. Deux des vaches, pour flatter sans doute sa manie, s'adjoignirent à lui comme volontaires.

Pour le coup, cela devenait stupide et odieux.

Notez que, de l'extrémité du mamelon, le vacher, un grand noiraud de dix-sept ou dix-huit ans, suivait d'un regard tranquille et blasé les iniques péripéties de cette chasse au touriste. Je ne savais trop, par ma foi, ce que je devais admirer le plus, ou de la stoïque neutralité de ce jeune gars accroupi là-bas les jambes en croix sur l'herbette, ou de l'entêtement frénétique de ce taureau et des deux laitières.

Du cube de rocher sur lequel je m'étais posté, je ne craignais pas le coup de corne de mes adversaires ; mais je ne pouvais demeurer indéfiniment dans cette situation expectante ; il me fallait achever tant bien que mal, — et plutôt bien que mal, — avant l'heure singulièrement tardive de la rentrée de ce monde à l'étable, le mouvement tournant que j'avais commencé.

L'inconvénient, que je saisis du premier coup d'œil, était que les blocs ne se reliaient pas sans solution de continuité ; ils étaient là comme les îlots espacés d'un archipel océanien ; pour surcroît, je voyais clairement, à l'attitude des trois ruminants, que le passage d'un îlot à l'autre exigerait de moi toute une stratégie laborieuse, qui n'avait pas fait jusqu'alors l'objet exclusif de mes études.

Une première feinte me réussit pourtant. Avant que l'ennemi s'en fût rendu compte, j'avais pris un « logement » nouveau au sommet du bloc le plus proche. Celui-là était un vrai bloc, superbement

taillé et moussu, toute une abrupte citadelle de granit, où j'eusse pu, bien ravitaillé, soutenir un siège de dix ans contre tous les taureaux du Valais.

A ce point de l'action, je tirai mon mouchoir et m'essuyai le front.

Il faisait toujours un temps magnifique. De l'irrévérencieux orage du matin, pas une nuée, pas une vapeur ne témoignait plus. Les hautes cimes décharnées d'amont dessinaient, par delà Sierre et la Souste, une série d'arabesques étranges au front du ciel bleu. Sous une diffusion de chaude lumière, le gazon du mont Valéria avait une admirable teinte vive qui récréait doucement ma prunelle. J'avais fini par m'asseoir confortablement sur mon bloc, m'offrant ainsi comme vis-à-vis



SION : CHATEAU VALÉRIA.

au pâtre toujours insouciant à l'autre bout du mamelon. Je ne sais quelle paix inconnue se mit alors à filtrer en moi ; peu à peu j'oubliai complètement et le troupeau des vaches courroucées et l'alerte qui m'avait induit à prendre pour socle un quartier de roche.

Quand je sortis, après un temps plus ou moins long, de cet état de contemplation et de rêverie inconsciente, j'éprouvai d'abord quelque peine à renouer le fil des événements. Rien, autour de moi, n'avait plus figure de combat ; le grand taureau et ses deux vaches paissaient innocemment, mêlés à leurs camarades, sur le revers extrême du pacage ; le placide vacher s'était endormi : une fois de plus, en ce monde, la force d'inertie avait eu raison de la violence.

Je me redressai, quelque peu confus, au fond, de ce dénouement imprévu ; l'horloge de Saint-Théodule, sonnait les douze coups de midi, m'avertit au même instant qu'il était l'heure où les gens dînent en Valais. Ma présence au haut du bloc ne pouvait plus avoir d'ailleurs, vu la cessation

des hostilités, qu'un intérêt purement sculptural ; je me détachai donc du rocher, et, d'un pas tranquille, bien rythmé, je quittai l'alpage pacifié.

## II

L'histoire nous apprend que la longue vallée Pennine fut primitivement habitée par un certain nombre de peuplades diverses : au pied du Simplon et dans les montagnes de la Furka vivaient les Jubériens ou Vibères ; autour de Sion, les Séduniens ; près d'Octodurum (Martigny), les Vérages ; enfin le pays qui s'étend d'Agaune (Saint-Maurice) au Léman appartenait aux Nantuates.

Cette région caractéristique de l'Helvétie devait être et fut en effet de bonne heure menacée par Rome. Le *Col de Jupiter* (Grand-Saint-Bernard), déjà frayé à cette époque par un certain nombre de marchands nomades, s'offrait comme la route la plus courte aux légions, et ce fut sans doute par là que passèrent les troupes du consul Lucius Cassius et de Pison, son lieutenant, qui allèrent, un siècle avant l'ère chrétienne, se faire battre par Divicon aux abords du lac. Quand César eut amené à merci les Helvétiens, il voulut aussi en finir avec les tribus turbulentes entre toutes, — on les accusait même de brigandage, — qui habitaient la vallée rhodanienne. Sergius Galba fut chargé de les réduire (57 av. J.-C.).

De terribles combats furent livrés non loin du confluent de la Dranse et du grand fleuve, et dans l'abrupt défilé qui de là oblique vers le nord. Enfin Agaune fut pris : c'était, on l'a vu, la clef du pays. Octodurum, où la défense fut plus énergique, se trouva emporté à son tour et livré aux flammes. Fidèles à leur système, les Romains, une fois maîtres du pays, se hâtèrent d'en assurer la communication régulière avec l'Italie par l'établissement d'un chemin stratégique au principal défilé des monts, qui fut placé, je l'ai déjà dit, sous l'invocation de Jupiter Pœninus, et au point culminant duquel s'éleva une première maison de refuge (*mansio*), remplacée depuis lors par l'hospice fameux de Saint-Bernard de Menthon.

Pour que toute la Suisse actuelle fût soumise, il ne restait plus qu'à réduire en province romaine le territoire rhétique, habité par les Lépointiens, et qui s'étendait de la Furka au lac de Constance, appelé alors le « Grand Lac. » Ce fut la tâche assignée quarante ans plus tard (l'an 15 av. J.-C.) par l'empereur Auguste à Drusus, son fils adoptif, et à son gendre Tibère. Là aussi la résistance fut désespérée : on raconte que les mères jetaient leurs nourrissons à la face des soldats romains victorieux. Rien ne fit : la tactique eut raison du courage ; la Rhétie subit le joug à son tour.

Je ne m'attarderai pas à débrouiller par le menu l'histoire du Valais au moyen âge. Le riche monastère de Saint-Maurice qui, on l'a vu, posséda un moment le Vieux-Chablais jusqu'à Vevey, et dont le comte-abbé, crossé et mitré, relevait directement de Rome, y fut d'abord la puissance maîtresse ; puis le pouvoir effectif passa à l'évêque de Sion. Ce n'était pas que ce dernier n'eût, en dehors du grand val pennin, des compétiteurs redoutables. Les Zähringen les premiers, en leur qualité d'avoués impériaux, convoitaient ce pays si bien clos, et, à deux reprises, tentent d'y pénétrer.

Repoussé une première fois près d'Ulrichen, en 1211, par les Valaisans rangés sous la bannière de leur prélat, le comte Berchtold revient à la charge, l'année suivante, par l'âpre col de Baltschieder, qui s'ouvre en face de Viège, dans le Lötschenthal ; mais il n'a pas plus de succès : un pâtre avait donné le signal avec sa cornemuse, et l'appel avait été entendu jusqu'à Viège. Une chronique de cette dernière

localité ajoute que, par un raffinement de vengeance horrible, l'ennemi que, par parenthèse, un chant populaire du temps appelle des *Unterwaldois*, fit périr le berger dénonciateur dans une chaudière de petit-lait bouillant.

Un adversaire plus dangereux pour le Valais, c'est ce célèbre comte Pierre de Savoie, qui réussit, un peu plus tard, à s'emparer de tout le bassin du Rhône supérieur; il est vrai que sa conquête ne lui resta pas entièrement. Aux termes d'un traité conclu en 1267, la partie haute du pays, c'est-à-dire le Valais épiscopal, fut reconnue possession des évêques de Sion; le reste, en deçà du torrent de la Morge, qui descend du Sanetsch près des coteaux où se récolte le malvoisie, forma le Valais savoisien. Toutefois la délimitation des deux territoires ne fut jamais bien précise; les droits dans l'un et l'autre s'entre-croisaient étrangement, et cette situation engendrait de fréquents démêlés, dont le pays eut terriblement à souffrir.

Évêques, nobles, bourgeois, paysans, constituaient dans le Valais indépendant un quadruple élément sans cesse en lutte.

Les évêques de Sion étaient les plus anciens de la Suisse. Ils portaient le titre de « comtes et préfets impériaux », et, se réclamant d'un diplôme de Charlemagne, la fameuse charte *Carolina*, qui leur avait, disaient-ils, conféré des droits de souveraineté sur le pays, ils avaient la prétention de régir le Valais comme un petit État ecclésiastique. En face d'eux s'agitait une puissante noblesse féodale, accrue par l'appoint de familles venues de France, de Genève, du Zürichgau, et dont les possessions s'étendaient jusqu'aux sources du Rhône. Toute la vallée était couverte de leurs châteaux forts: tels étaient le nid d'aigle de Saillon, le *burg* de Saxon, celui de Beauregard à l'entrée du val d'Anniviers, le castel d'Enfer à Brieg, celui de Géronde près de Sierre, la demeure des Tavelli à Liddes, celle des Barogne, des la Tour Châtillon, vers Viège, des Fabri à Vollèges, des Asperling à Turtig, des Stella à Stalden.

L'évêque, lui, avait partout ses *mayors*, ses châtelains, ses vidomnes; en revanche, les cures, du moins jusqu'au treizième siècle, étaient peu nombreuses dans les campagnes; le prélat se contentait d'envoyer des ecclésiastiques volants (*Leutpriester*) exercer temporairement les fonctions du culte. Aussi, d'une paroisse à l'autre, les fidèles avaient-ils souvent de longues distances à franchir, et les vieilles chroniques parlent d'un temps où les gens de Zermatt allaient à l'office à Sion, en passant par le val d'Hérens, ceux de Saas à Viège, ceux d'Anniviers à Chippis!

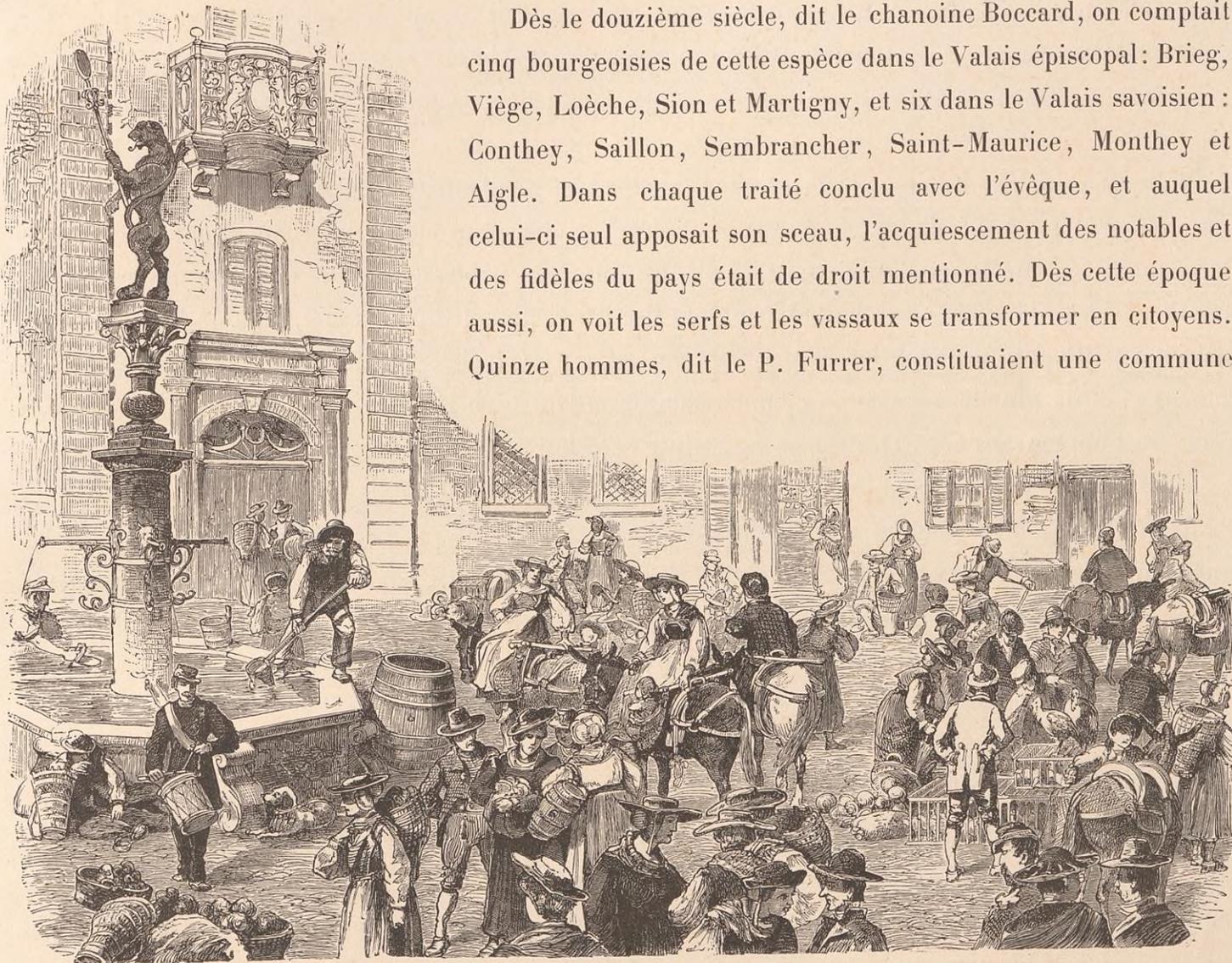
Ces prélats de Sion étaient, on le pense, des potentats bien rentés. A leurs revenus s'ajoutaient encore maintes « bonnes mains », dont le R. P. Furrer, l'historien du Valais, a dressé en partie la nomenclature. A Pâques, par exemple, pour chaque marché conclu dans la ville, acheteur ou vendeur devait donner à l'évêque dix livres; — pour chaque pièce de bétail vendue hors du marché public, Monseigneur avait le droit de réclamer quelque chose du vendeur. — Celui qui vendait au boucher son propre bétail nourri du foin de ses prés ne devait rien à l'évêque; le *forain* ou étranger lui devait le tiers du prix. — Chaque fois que l'évêque partait pour Rome, — et il y avait tel de ces prélats qui était toujours sur le chemin de la Ville Éternelle, — chaque fois qu'il donnait audience comme suzerain ou qu'il recevait pour l'Église un accroissement de biens, en vertu du vieux dicton que l'eau va toujours à la rivière, la ville était tenue, par surcroît, de lui faire un cadeau.

Ajoutez que Monseigneur avait crédit pour quarante jours, le doyen du chapitre pour vingt, le *mayor*

pour quinze ; — que les biens meubles d'un individu mort sans parents du premier au second degré allaient à l'évêque ; — que si une personne de qualité tuait un homme du peuple à la suite d'une insulte, l'évêque percevait une amende (*frenariam*) dont il partageait le montant avec ses employés, vidomne, sénéchal, mayor et huissier : tels étaient, en cet heureux âge, dans le Valais comme ailleurs, le principe le plus rationnel des indemnités et le fondement le plus sublime de la justice distributive.

Au temporel, la puissance épiscopale était restreinte par les privilèges de la ville de Sion et les franchises des communes.

Dès le douzième siècle, dit le chanoine Boccard, on comptait cinq bourgeoisies de cette espèce dans le Valais épiscopal : Brieg, Viège, Loèche, Sion et Martigny, et six dans le Valais savoisien : Conthey, Saillon, Sembrancher, Saint-Maurice, Monthey et Aigle. Dans chaque traité conclu avec l'évêque, et auquel celui-ci seul apposait son sceau, l'acquiescement des notables et des fidèles du pays était de droit mentionné. Dès cette époque aussi, on voit les serfs et les vassaux se transformer en citoyens. Quinze hommes, dit le P. Furrer, constituaient une commune



MARCHÉ A SION.

ayant des droits, des libertés, des coutumes. A Saas, en 1277, les habitations derrière le mont Saint-Martin formaient déjà une communauté ; peu de temps après on en comptait cinq dans la vallée de la Viège : on les nommait « les cinq doigts de la main ». Törbel, en 1224, traite sous le titre de commune avec le curé de Viège. Ces municipales tenaient leurs assemblées délibérantes en des lieux qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Suonen* (1) : les anciens prenaient la parole et rendaient les décisions, les jeunes gens écoutaient et exécutaient.

En sa qualité de « ville impériale » ayant ses lettres de franchise, son conseil élu, ses syndics, son tribunal, composé de juges qui étaient le plus souvent bourgeois de la cité, Sion était parfaitement

(1) Voyez ci-dessus, page 153.

munie pour résister tout ensemble et aux empiétements des évêques, et aux prétentions des ducs de Savoie, et aux vellétés féodales des divers barons valaisans. Aussi s'assura-t-elle de bonne heure le droit de reviser tous les jugements épiscopaux et toutes les sentences prononcées par les mayors et châtelains dans les autres communes du pays. Si un serviteur de l'évêché commettait, dans les limites de la ville, un acte de force abusif contre un bourgeois ou un étranger, chacun avait le droit de faire opposition. A chaque intronisation d'un prélat nouveau, la diète, réunie sur la *Planta*, stipulait la reconnaissance de ses libertés. L'évêque jurait, sur les Évangiles et les reliques de Valère, de respecter les franchises du pays, et, en premier lieu, celles des villes; puis il confirmait les immunités du chapitre, qui, de son côté, prêtait serment à l'évêque et l'introduisait dans la cathédrale.

Pendant longtemps, l'influence prédominante dans l'élection du prélat appartient à la maison de Savoie, qui avait aussi à sa dévotion les hobereaux les plus remuants du pays; mais cette influence n'allait pas jusqu'à lui donner la suprématie qu'elle prétendait sur le diocèse de Sion. Souvent même un pacte d'alliance, né d'une communauté d'intérêts, intervenait tout naturellement entre l'évêque et le peuple. C'est ainsi que l'un s'unissait à l'autre contre la noblesse; on en vit un exemple au quatorzième siècle, lors de la sanglante bataille du Pré des Soupirs (*Seufzermatte*), près de Loèche, où les patriotes taillèrent en pièces les barons valaisans. Par réciprocité, les patriotes, aidés des *confédérés* suisses et de la grande association commerciale de Milan, avec laquelle ils étaient en rapport par la route du Simplon, prenaient les armes en mainte occasion pour venger les injures faites à leur prélat.

Efficace fut surtout, pour le développement des libertés valaisannes, le combat soutenu par les hauts *dizains*, Göms (Conches), Brieg, Rarogne, Loèche, Visp, Sierre, Sion, contre la maison des Rarogne, qui étaient devenus, après la chute de la Tour Châtillon, les seigneurs les plus puissants de la région. Cette maison, d'antique noblesse grisonne, tenait à la fois la crosse et l'épée: Guiscard, le titulaire, était capitaine général du pays; Guillaume, le neveu, âgé seulement de vingt et un ans, avait l'évêché. Mais dévidons le fil des choses.

En 1402, les gens d'Uri et d'Unterwalden, deux des cantons forestiers si glorieusement émancipés du joug de l'Autriche, étant venus avec leurs troupeaux à la foire annuelle de Varèse, dans le Milanais, eurent différend avec les douaniers du grand-duc, qui prirent leurs bœufs et leurs chevaux. Pour obtenir satisfaction de cet outrage, les Uraniens et les hommes de l'Obwald repassèrent en armes le Saint-Gothard et se saisirent de la Leventine (1), c'est-à-dire de l'accès principal du col. Quelques années après, un rapt de bétail commis à Faido par les gens du val d'Ossola, pays qui s'élève d'étage en étage derrière la vallée de Locarno jusqu'aux solitaires sommets du Simplon, vint compliquer la querelle des Visconti et des Suisses. Ces vallées lombardes, qui devaient constituer plus tard le canton du Tessin, avaient pour les Suisses une importance facile à comprendre: c'était là principalement qu'ils écoulaient leurs vaches, leurs chevaux, leurs fromages; c'était de là qu'ils faisaient venir leurs blés et différentes sortes d'approvisionnements. L'historien Müller rapporte que, lorsqu'on dit aux seigneurs d'Ossola que la peuplade allemande du Gothard redemandait ses bestiaux, ils répondirent en riant: « Que les paysans d'Uri viennent, nous leur couperons leurs gros goîtres. » Les Uraniens vinrent en effet, mais non seuls; cette fois tous les Confédérés, Berne excepté, déployèrent leurs bannières. La vallée entière fut conquise et réduite en un bailliage que les vainqueurs devaient gouverner en commun.

(1) Vallée qui longe le cours supérieur du Tessin jusqu'au confluent de cette rivière avec le Blegno: il en sera question plus tard en détail.

C'est une noble pensée qui a inspiré le volume de M. F. Wey: le culte du beau, le respect de ce qui est grand. M. Wey a raison de dire que Rome est le musée de tous les temps. Oui, Rome a été et sera toujours le grand centre de la civilisation, la vraie patrie des arts.

Nous savons gré à l'auteur de la forme qu'il a su donner à son livre — livre d'art s'il en fut. M. Wey n'a pas voulu s'astreindre à un plan régulier; il a évité avec bonheur le genre didactique, si voisin du genre ennuyeux. Enfin, il s'est montré, sans ostentation, observateur intelligent, guide fantaisiste dans les recoins ignorés; il nous tient fort au courant des travaux les plus curieux sur les monuments, les catacombes; il nous initie aux fouilles les plus récentes; il s'arrête enfin au Vatican pour n'en sortir qu'à la fin de son livre.

(*France nouvelle*, 17 décembre 1871.)

ADRIEN DE RIANCEY.

En lisant ce volume, en voyant les gravures si fidèles qui le remplissent, j'ai trouvé ma vieille et ma nouvelle Rome où j'ai passé tant et de si beaux jours! Il n'y a pas un amant de Rome qui ne se plaise à rêver, en lisant ce texte si sobre et si précis, en retrouvant pour ainsi dire vivants tous ces monuments qu'ont dessinés les meilleurs artistes, parmi lesquels nous devons citer l'héroïque Regnault, « dont la carrière marquée pour la gloire » a été si fatalement interrompue à vingt huit ans par une balle prussienne.

(*Débats*, 13 décembre 1871.)

CH. DARENBERG.

C'est cette cité unique, cette œuvre du temps, de la nature et des hommes, que M. Francis Wey vient de mettre tout entière dans un livre digne du sujet. Ce livre n'est pas un guide, une histoire, une monographie, c'est mieux que tout cela; c'est Rome entière, condensée, étudiée sous toutes ses faces et sous tous ses aspects. Les drames antiques, les scènes contemporaines, les monuments d'autrefois et les édifices d'aujourd'hui, les mœurs de toutes les époques, les descriptions, les impressions, les splendeurs artistiques, le sourire et la rêverie, tout est dans ce livre curieux et attachant. L'anecdote coudoie le récit tragique; l'histoire fait son chemin à côté de la légende, le sentiment poétique se montre à côté du mot humoristique; et les églises, et les palais, et les musées, et les fêtes et les fleurs, et les ruines, s'enchevêtrent et se mêlent, de telle sorte néanmoins que la clarté n'est pas compromise, mais l'intérêt est stimulé. On lit sans peine, sans effort: on se laisse aller au charme d'un style net et franc, parfois nerveux, toujours aimable: et le volume, bien gros pourtant, passe tout entier dans l'esprit, donnant à ceux qui n'ont pas vu Rome le désir d'aller visiter cette merveilleuse cité; donnant à ceux qui l'ont habitée la joie un peu triste des souvenirs du temps passé.

(*Liberté*, 13 décembre 1871.)

CH. GARNIER.

Magnifique, ce ne serait rien: on peut être magnifique et ennuyeux, cela est même facile: mais être magnifique et amusant, c'est le secret de l'art. Qui a donné ce secret à M. Francis Wey? C'est tout simplement sa passion; mais la passion ne suffirait pas encore à répandre tant d'agrément sur un livre; M. Francis Wey y ajoute je ne sais quelle crânerie d'érudit qui jette son bonnet par-dessus les moulins, sans perdre la tête. Il règne dans son ouvrage ce beau désordre auquel pardonnait Boileau; M. Wey m'en voudrait de dire que ce désordre est un effet de l'art; non, il n'en conviendrait pas, mais il sait que l'art admet et aime ce beau désordre. C'est la ruse de son ouvrage. N'y cherchez pas d'autre plan, apparent du moins, que la douce fantaisie du voyageur, le charme entraînant de la flânerie.

Quant à l'exécution matérielle, l'ouvrage est des plus beaux qu'on puisse voir: il a ce qu'on appelle un grand air; 347 gravures, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, expliquent le texte; tout y est: les fontaines, les colonnes, les arènes, les ponts, les temples, les marchés, les portiques, les arcs de triomphe, les tombeaux, les jardins, les dieux, les héros, les empereurs, les fous, les martyrs, les saints, toute Rome est là.

(*Nord*, 15 décembre 1871.)

DE BORNIER.

Cette publication est réellement magnifique. Elle me paraît le type de l'ouvrage utilement et intelligemment illustré. Pour que ces sortes de livres s'élèvent au-dessus d'un certain agrément banal et que l'œil de l'amateur s'y arrête avec plaisir, il faut que la recherche du pittoresque ne nuise pas à l'exactitude, et en même temps que l'amour de la précision ne dégénère en une servilité qui empêcherait l'émotion esthétique. Ce livre sur Rome, où plus de trois cents dessins exécutés par des artistes tels que Henri Regnault, MM. Anastasi, Hector Leroux, Jules Lefèvre, etc., reproduisent et commentent la nature, l'histoire, l'art est l'irréfutable démonstration de cette vérité. Le beau y conserve ses privilèges sans que la fidélité perde ses droits.

(*Opinion nationale*, 16 décembre 1871.)

J. LEVALLOIS.

On n'analyse pas un livre consacré à Rome, pas plus qu'on analyse Rome elle-même. On invite ses lecteurs à l'jour, comme on l'a fait soi-même, d'un chef-d'œuvre d'illustration et de typographie consacré à une étude de la ville des chefs-d'œuvre, digne de son objet, et où, à côté des meilleurs spécimens de la gravure sur bois, qui relève sa décadence en contact de toutes ces grandeurs, on rencontre un texte instructif, plein de saveur et de couleur, pareil à la conversation d'un auteur qui est un homme, d'un talent où l'on sent un caractère, et qui, pour lutter contre un sujet magistral, a trouvé, par moments, quelque chose du secret des maîtres.

(*Presse*, 19 décembre 1871.)

M. DE LESCURE.

En somme, la *Rome* de M. Francis Wey est un splendide volume, un beau, un très-intéressant livre, un *souvenir* indispensable qui aura vu Rome, un guide non moins indispensable à consulter pour qui se prépare à la visiter, une attrayante consolation pour ceux qui sont destinés à ne la voir jamais.

Il m'en coûte un peu de mettre ce livre au nombre des livres d'étrennes: c'est du moins le plus beau qu'on puisse offrir.

(*Cloche*, 16 décembre 1871.)

FRÉDÉRIC LOCK.

# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*